

# Perspectives sénégalaises sur les enfants-talibé

*Pascale Abadie and Kirsten Halling*

Wright State University

**Résumé :** Des reportages, articles, films, livres, blogs et chansons, des enfants-talibé dans le contexte de l'islam soufi confrérique soulignent l'importance de la complexité de ce problème, des efforts pour le résoudre, des échecs et des leçons apprises. Au lieu d'imposer une perspective occidentale sur un phénomène étranger, de nouvelles approches sénégalaises plus inclusives et culturellement appropriées sont abordées pour analyser et mettre fin aux abus d'un système en place.

**Mots clés :** Sénégal - identité - marabout - enfants-talibé - Islam - Qur'an.

Les disciples circuleront ainsi, de porte en porte, jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé suffisamment de victuailles pour leur nourriture du jour. Demain, la même quête recommencera, car le disciple, tant qu'il cherche Dieu, ne saurait vivre que de mendicité, quelque soit la richesse de ses parents.

Cheikh Hamidou Kane

**A**u Sénégal, on compte environ 100 000 enfants-talibé (Seibert, Senegal) qui circulent dans les grandes villes en mendiant, affamés et en guenille. Le mot « talibé », nom dérivé du mot arabe « talib », signifie « étudiant », ces « étudiants » sont pour la plupart de jeunes garçons âgés de deux à dix-huit ans qui sont censés apprendre par cœur le Qur'an sous la tutelle d'un marabout qui les héberge et les instruit. Ce dernier, en retour, exige de ces enfants obéissance et humilité, qu'ils doivent pratiquer au travers de la mendicité. Quoiqu'il existe des marabouts honnêtes, le système d'internat actuellement en place se prête trop facilement à l'exploitation et à l'abus physique et mental de ces jeunes garçons. Le pouvoir financier et moral des marabouts au Sénégal est tel que même les critiques externes et internes du pays, sur le mauvais traitement de ces enfants, n'ont jamais amené les changements

espérés. Les efforts présidentiels pour la protection de ces petits mendiants ont eux aussi souvent échoué. Dans cet article, les auteures ont l'intention d'explorer à travers reportages, articles, films, livres, blogs et chansons, le phénomène des enfants-talibé dans le contexte de l'Islam soufi confrérique tout en élucidant l'énorme complexité du problème, les efforts pour le résoudre, les échecs et les leçons apprises. Au lieu d'imposer une perspective occidentale sur un phénomène étranger, cette étude donnera un aperçu de nouvelles approches *sénégalaises* plus inclusives et culturellement appropriées pour analyser et mettre fin aux abus de ce système.

Bien qu'il existe de nombreuses études sociologiques du phénomène des enfants-talibé qui prônent des réformes et des changements au système, elles ne semblent avoir aucun effet durable sur les conditions de vie de ces enfants. Au contraire, les chiffres les plus récents signalent une augmentation constante d'enfants-talibés dans les grandes villes du Sénégal (Seibert, Senegal). Cet article mettra l'accent sur la littérature et la production artistique sénégalaises pour éclairer ce problème d'un point de vue socioculturel et pour sonder les pensées intimes des Sénégalais sans le filtre du jugement occidental. À travers l'analyse de la littérature contemporaine et la culture populaire, la première partie traitera de l'identité des enfants-talibé et la conception originale des écoles coraniques face à la réalité contemporaine. La deuxième partie tentera d'expliquer la corruption matérialiste des pratiques religieuses et la paralysie collective des autorités sénégalaises devant la souffrance infantine ainsi que les efforts des artistes et écrivains d'humaniser les jeunes talibés. Enfin, la troisième et dernière partie montrera la prise de conscience des Sénégalais reflétée par la nouvelle production artistique et littéraire du pays ainsi que les tentatives de réformes des écoles coraniques et des solutions possibles à cette crise humaine.

Pour mieux comprendre le phénomène des enfants-talibé dans son contexte sénégalais, il est essentiel de souligner la raison pour laquelle ils mendient. À la différence des enfants mendiants, qui représentent 10% des enfants de la rue, et qui sont des filles et garçons pauvres qui mendient pour survivre, les enfants-talibé sont uniquement des garçons placés dans des daara, ou écoles coraniques, et sont avant tout des élèves qui apprennent le Qur'an. Puisque l'enseignement coranique pour les Sénégalais musulmans tient une place importante dans l'éducation des enfants, les derniers sont placés sous la tutelle d'un marabout, ou maître coranique, par leur père ou leur mère. En plus de l'étude du Qur'an, ces enfants se doivent de ramener une certaine somme d'argent, cette somme varie suivant les exigences du marabout, pour payer leurs frais d'hébergement. Aux yeux de ceux qui visitent le Sénégal pour la première fois, ces enfants, en guenilles, arpentant les rues des villes, mal nourris, maltraités et exploités, soulèvent une consternation certaine. Étant donné les fondements religieux, historiques et sociaux de l'éducation coranique en Afrique de l'Ouest, la crise des enfants-talibé est bien plus complexe que celle de ces enfants sans-abris ou victimes de violence domestique.

Les enfants-talibé ne sont pas toujours nés au Sénégal. L'Unicef affirme que près de la moitié des enfants-talibé vient des pays limitrophes comme la Guinée, la Guinée-Bissau, le Mali et la Gambie. Ce mouvement migratoire est principalement dû à la

pauvreté, à la sécheresse ou à l'insécurité alimentaire de ces pays voisins. Mais, ce ne sont pas toujours les dures conditions rurales qui obligent les parents à envoyer leurs enfants dans les « daara » tenus par des marabouts, en effet :

It is also believed that when the last judgement comes, parents that have not educated their children in the Qur'an will have to justify themselves before God. For this reason, it is considered a parent's duty to send their children to daaras, Islamic schools that exist all across Senegal, as well as in all Muslim countries. (Diallo)

On croit aussi que lorsque le dernier jugement sera rendu, les parents qui n'auront pas éduqué leurs enfants dans le Qur'an devront se justifier devant Dieu. Pour cette raison, il est considéré comme un devoir pour les parents d'envoyer leurs enfants dans des daara, des écoles coraniques qui existent partout au Sénégal, ainsi que dans tous les pays musulmans.

Les daara sont apparus au dix-neuvième siècle, les chefs religieux locaux voulaient donner aux enfants une éducation religieuse. Dans son article « Les enfants talibés au Sénégal », Barack Mba Nyare explique que ces daara leur permettaient non seulement de recevoir une éducation religieuse mais aussi de conserver leurs coutumes « à travers une éducation alternative que celle exigée par les colons. On comprend dès lors que le daara était un lieu d'apprentissage mais également de conversation et d'enracinement contre la colonisation des esprits entamés par les colons ». Aujourd'hui les marabouts ont le devoir de continuer cette éducation religieuse, permettant ainsi aux enfants d'avoir une connaissance approfondie de l'Islam et d'apprendre les valeurs qui les lient à la communauté. En effet, « la discipline ainsi que l'autonomie et l'endurance font partie de la socialisation » (Bledsoe 187). Ceci est particulièrement important pour les sociétés musulmanes d'Afrique de l'Ouest, où les parents des enfants-talibé font pleinement confiance aux marabouts en leur déléguant leurs droits et responsabilités parentaux par moyen d'un pacte que l'on nomme le « confiage ». Les parents de ces enfants autorisent ces marabouts à leur apprendre l'obéissance, quel que soit les moyens utilisés, afin que les cinq piliers de l'Islam soient inculqués et respectés.

Alors qu'il est considéré comme irrévérencieux de critiquer les traditions musulmanes, bien ancrées dans la culture sénégalaise, certains artistes osent quand même mettre en question des pratiques qui font souffrir les enfants, tel l'acte de « confiage ». Dans son clip *Lil John Talibé* le rappeur Mamadou Aliou Diallo met en scène un jeune garçon innocent, confié par son père à un marabout, lui conférant tous ses droits et responsabilités parentaux. Le supplice de l'enfant commence aussitôt, et on le voit grandir dans le désespoir, chantant, « Mais papa, c'est toi qui m'as offensé / Car le marabout que tu m'as confié [sic] ne cesse de me frapper » (Lil Buzz). L'enfant questionne la raison même pour laquelle son père l'a abandonné aux mains de cet homme, et c'est avec un ton

accusateur que l'enfant s'adresse à lui dans cette chanson. Pourquoi cette maltraitance, cette éducation sévère et intransigeante, ce daara dans lequel il devra passer la majeure partie de son enfance loin des siens ? Toutes ces questions qui restent sans réponses hantent cet enfant.

Dans les daara, où les enfants-talibé vivent avec leur marabout, le temps est normalement divisé entre apprendre les 114 sourates du Qur'an et mendier pour apprendre l'ascétisme et l'humilité. Aujourd'hui dans une grande partie des daara, la mendicité occupe la plupart de la journée, ce qui laisse peu de temps pour les études religieuses ou la lecture du Qur'an. Dans son rapport de 2007 *Enfants mendiants dans la région de Dakar*, l'Unicef affirme que les enfants passent en moyenne six heures par jour à mendier. Ces enfants sont facilement reconnaissables à leurs haillons et leur petite bassine de couleur, qui leur sert de sébile, où ils récoltent ce qu'on leur donne : riz, sucre, bougies et pièces de monnaie, pour le ramener ensuite au daara. C'est dans le respect du troisième pilier de l'Islam, que l'aumône, ou Zakat, est faite aux enfants-talibé ; chaque personne donne suivant ses moyens. Dans son étude sur les enfants-talibé, la sociologue Joanne Chehami soutient que :

C'est l'étude de l'importance de la circulation de la baraka (la bénédiction) entre les différents acteurs sociaux interagissant dans l'échange de dons à base religieuse et confrérique – *zākat*, *addiya*, *sas* et surtout *sarax* (aumône surérogatoire) – qui permettra de définir pourquoi le *taalibe* continue à quêter dans les rues sénégalaises.

Ce thème de l'importance du don est omniprésent dans le court-métrage didactique intitulé *La Vie d'un talibé*, où le metteur en scène Malick Sembene soutient que ceux qui négligent leurs devoirs envers les nécessiteux ne méritent que le mépris. En suivant les pas d'un enfant-talibé qui mendie son déjeuner dans un quartier riche, il brosse le portrait d'une femme qui n'obéit que superficiellement au *zākat*. Quand le pauvre garçon arrive devant la porte ouverte d'une maison de luxe, il sonne deux fois et entre au foyer en appelant « Larabilha (Pour la grâce de Dieu) ». La dame de la maison, si attentionnée envers son propre fils, voit le garçon en haillons et le gronde violemment, mais elle se doit de respecter Le *zākat* et pendant que le garçon l'attend, triste et humble, la dame va dans sa cuisine et met les restes du repas de son fils, couscous tiède et arrêtes de poisson dans sa sébile. Plus tard, en prenant son repas à même le sol, le garçon s'étouffe sur une arête, un passant le sauve in extremis de la mort et exige de savoir où ce jeune garçon s'est procuré ce repas qui lui a presque coûté la vie. Le court métrage se termine sur une scène de colère où le passant héroïque sermonne la dame tandis qu'elle pleure de honte pour avoir failli au *zākat*, puisque son aumône a causé du tort.

Dans la même veine, le narrateur du roman *L'histoire de Ali le talibé : la vie d'un enfant de la rue* critique ceux qui donnent l'aumône sans respecter les enfants-talibés. Le

personnage principal du roman, Ali, parle de l'humiliation qu'il éprouve en mendiant. Comme beaucoup d'enfants-talibé, Ali parle des « Njatigué » qui sont « en général des vieilles dames qui aiment les mendiants et leur donnent à manger afin de recueillir des biens auprès d'Allah » (414). Mais la générosité s'accompagne d'un certain déshonneur : « Je n'oublierais jamais la vieille Astou, ma « Njatigué » qui m'accueillait souvent chez elle. Mais je n'avais le droit à aucune chambre car mon odeur était insupportable. Je ne buvais pas dans le même verre qu'eux et je ne mangeais pas dans la même assiette car j'étais un talibé. Je n'allais chez elle que quand j'avais très faim ! Ses enfants et ses petits-enfants ne me touchaient jamais, ils se plaignaient de mon odeur et de ma présence... » (414-15).

Ce thème des enfants injustement ostracisés et déshumanisés apparaît dans beaucoup d'œuvres fictives et artistiques rassemblant des personnages-talibé. Dans la chanson « Talibé » d'Ismael Lô, le chanteur supplie les gens de traiter les enfants-talibé avec gentillesse, humanité et respect :

Il n'a pas de déjeuner, il est parti demander la charité / Il ne voit plus la lune, il est parti demander la charité / Oh Massata, si vous avez quelque chose à donner au Talibé / Il n'est pas un moins que rien, il est juste un enfant / Faut pas le frapper ni l'insulter / Faut juste lui demander ce qu'il en est, et il te dira... / Car à ses débuts, il avait la volonté d'étudier.

Dans le roman *La mystérieuse disparition du Talibé*, l'auteur décrit également les effets psychologiques de l'attitude dédaigneuse de certains : « Se faire repousser ou traiter comme de la merde de chien, c'était notre quotidien. De toute la misère qu'on endurait, c'était bien la chose à laquelle je ne me suis jamais habitué après tant d'années de mendicité » (10). C'est assurément cette déshumanisation de l'enfant-talibé qui a promulgué la nécessité de réformer les écoles coraniques.

Dans son étude sur la réforme des écoles coraniques au Sénégal, Clothilde Hugon précise que c'est au début des années 1950 que le métier du marabout et l'enseignement coranique ont été transformés par une affluence de nouveaux daara au Sénégal. Historiquement, les daara « refusaient toute allégeance au pouvoir politique tout en vivant de l'agriculture » (Hugon 85). Autrefois les daara se trouvaient dans la communauté même de l'enfant, ainsi les familles et les enfants-talibé restaient toujours en contact. Les familles aidaient financièrement le marabout en échange de l'éducation religieuse qu'il donnait à leurs enfants et ces derniers ne mendiaient que pour satisfaire le troisième pilier de l'Islam : l'aumône. Pendant les années 1970, « les daara ont commencé à quitter les campagnes pour apparaître dans les grandes villes » (Nyare), perdant ainsi leur soutien financier et éloignant les enfants-talibé de leurs familles. Dans son article *Les petits mendiants d'Allah*, le journaliste Hubert Prolongeau précise qu'effectivement des daara « ont commencé à s'ouvrir en ville, où l'exode rurale poussait beaucoup de familles. La grande sécheresse de 1975 a précipité ce phénomène. Des marabouts, souvent étrangers

aux confréries, ont commencé à ouvrir des écoles qui se sont vite révélées parfaitement indignes ». C'est à ce moment où la mendicité est devenue un moyen de subvenir aux besoins des daara et de leur marabout.

Avec l'arrivée de nombreux daara dans les grandes villes, les daara ne sont pas réglementés, et le marabout n'est pas officiellement reconnu, ce qui veut dire que n'importe qui peut prétendre au titre de « maître coranique ». On voit, depuis lors, une prolifération de « faux marabouts » qui fuient la pauvreté des campagnes pour commercialiser leur seule richesse : leurs disciples. Et puisque le marabout a une parfaite connaissance du Qur'an, il est très difficile de le critiquer vu son statut de « gardien de la foi et guide spirituel des populations qui vont le voir pour des questions de tous ordres » (Hugon 91). Barack Nyare souligne que « L'exploitation actuelle des enfants dans les daara n'a pas son sens, c'est une contrefaçon de la logique laissée par les anciens chefs religieux ».

Depuis un certain temps, les faux marabouts sont connus du grand public grâce à des reportages et des œuvres de fiction qui sensibilisent la population sur les abus. Le film *Almodou*, sorti en 2002, dépeint certains de ces marabouts en mettant en scène un maître coranique nymphomane et corrompu qui envoie ses disciples à la rue pour s'enrichir à leurs dépens. Ostensiblement un film comique, il porte néanmoins une critique acerbe de ceux qui exploitent un système qui favorise la souffrance des innocents. Le caractère irrévérencieux de ce film a suscité une vive réaction de la part des chefs religieux du Sénégal qui ont immédiatement lancé une fatwa contre le film et son réalisateur Amadou Thior en disant que :

Le réalisateur a nourri et réalisé le noir dessein de profaner l'islam et le Daara avec son film et de ce fait il est déclaré « Ennemi de l'islam » car étant une menace pour l'islam et la Umma Islamique. Un procès lui sera intenté pour attaque contre l'islam et ses symboles que sont les maîtres d'Écoles Coraniques afin de faire interdire le film « ALMODOU » et punir son réalisateur. (Thior)

En guise de réponse à la condamnation unanime de son œuvre, Thior a – non sans courage – analysé et déconstruit « les griefs et les exigences des islamistes déclinés à la Radio « Walfadjiri » et dans la presse écrite » (Thior). Accusé d'avoir fait un film contre l'islam, Thior renie cette critique avec passion :

Amadou THIOR se présente comme un Bon Musulman préoccupé par la problématique de la mendicité qui réduit les Talibés dans Dakar et les principales villes du pays à une situation de travailleurs forcés, condition sine qua non pour recevoir l'Enseignement Coranique de ces Maîtres. De ce fait, Amadou THIOR se positionne comme un DEFENSEUR de L'ISLAM

contre ces pratiques avilissantes qui ne sauraient plus être la voie royale pour l'apprentissage du Coran pour les enfants musulmans sénégalais. Doit-on accepter de fait la Mendicité comme un module indispensable de l'Enseignement Coranique des enfants ? (Thior)

Amadou Thior n'est pas le seul à souligner cette souffrance des enfants-talibés, dans le rapport d'Human Rights Watch, un talibé de Saloum, âgé de huit ou neuf ans raconte son histoire : « Nous faisons la mendicité pour de l'argent et pour du riz. Le marabout demandait 400 francs CFA par jour. Le mercredi, c'était 500 francs CFA pour payer le loyer et l'électricité ». Si l'enfant ne rapporte pas la somme fixée, le marabout a le droit de maltraiter physiquement l'enfant ; cette maltraitance s'intensifie si l'enfant ne peut réciter correctement les versets du Qu'ran. À la maltraitance s'ajoute les mauvaises conditions dans lesquelles vivent les enfants-talibé dans ces écoles coraniques non réglementées. Ces enfants sont souvent malades dû au manque d'hygiène, à une constante malnutrition et aux traitements physiques et psychologiques qu'ils subissent.

Ces mauvais traitements n'ont pas toujours existé souligne Cheikh Hamidou Kane, auteur sénégalais, originaire du Sénégal oriental, une région profondément attachée à la tradition et auteur de *L'aventure ambiguë* publié en 1961. Kane évoque dans son roman la vie de Samba Diallo et ses journées au daara. Dans ce livre, Sambo doit acquérir les connaissances coraniques pour pouvoir succéder au maître, assurer la continuité de la religion et de son enseignement et accéder au paradis. Kane écrit « l'enfant réussit à maîtriser sa souffrance. Il répète la phrase sans broncher calmement, posément comme si la douleur ne l'eût pas laciné ... pas une larme n'avait coulé sur le visage de l'enfant. La parole de Dieu coulait pure et limpide de ses lèvres ardentes » (17). Son maître, Thierno, est représenté comme un homme sévère, rigoureux et violent. Leur rapport est un rapport de dominant-dominé, mais la raison de cette attitude est le désir du maître d'inculquer à son élève la sagesse et de le préparer à sa future charge. Une éducation rigide mais qui n'a pour but que l'intérêt de l'enfant :

Ce jour-là, Thierno l'avait encore battu. Cependant, Samba Diallo savait son verset. Simplement la langue lui avait fourché. Thierno avait sursauté comme s'il eût marché sur une des dalles incandescentes de la géhenne promise aux mécréants. Il avait saisi Samba Diallo au gras de la cuisse, l'avait pincé du pouce et de l'index, longuement. Le petit enfant avait haleté sous la douleur, et s'était mis à trembler de tout son corps. Au bord du sanglot qui lui nouait la poitrine et la gorge, il avait eu assez de force pour maîtriser sa douleur ; il avait répété d'une pauvre voix brisée et chuchotante, mais correctement, la phrase du saint verset qu'il avait mal prononcée. La rage du maître monta d'un degré ; - Ah !

... Ainsi, tu peux éviter les fautes ? Pourquoi donc en fais-tu ? ...  
Hein... pourquoi ? (40)

Aujourd'hui avec la profusion de faux marabouts, l'apprentissage du Qur'an n'a plus la première place dans ces daara. Le petit narrateur du roman de Hamidou Bah nous le décrit ainsi :

Trois fois par semaine, nous avions des cours de mémorisation du Coran. Un vieil enseignant venait nous apprendre la lecture. C'était toujours le matin, entre huit heures et onze heures. Aucun talibé n'était autorisé à s'absenter, mais bien évidemment, comme Cheikh n'en avait que très peu à faire que l'on apprenne le Coran ou pas, aucun contrôle n'était effectué. Finalement, seuls ceux qui étaient intéressés prenaient part à l'apprentissage du livre saint.  
(13)

Dans ce roman, le marabout et son fils Cheikh, qui gère le daara à sa place, sont dépeints comme des profiteurs sans cœur : « Karamoko (le marabout) était comme l'agence qui venait réclamer l'argent du loyer : on ne le voyait qu'en début du mois et parfois en fin » (12). Aucun des deux hommes ne se comportent comme un homme de foi. Karamoko vit avec sa famille, quatre femmes et une pléthore d'enfants, dans un quartier de luxe et son fils passe son temps à s'amuser avec ses amis : « Installés confortablement, ils préparaient le thé comme d'habitude. Après tout, à quoi bon travailler quand vous avez vingt-cinq talibés sous la main qui vous rapportent de l'argent en échange d'un logement et d'une éducation minables » (75) ? La cruauté et la cupidité de ces hommes est évidente et l'intérêt pour le bien-être des enfants, inexistant : « Cheikh était une véritable hyène qui vous saignait jusqu'à l'os, un être dépourvu de tout sentiment de pitié » (76). Pour ces enfants, la boussole ne montre plus le nord :

A la place des maître coraniques qui servaient de boussoles sociales, nous sommes face à des formateurs sans formation (...) simplement mus par des considérations basement matérielles, qui prennent en otage les enfants (...) et n'hésitent pas à porter atteinte à leur intégrité morale et physique (Ly, cité dans *Jeune Afrique*)

Nous sommes bien loin du daara décrit dans *l'Aventure ambiguë*, les marabouts et les disciples, qui sont décrits dans la littérature d'aujourd'hui différent de ceux décrits par l'écrivain. Le professeur Diakhaté Djibi, sociologue, adresse cette évolution en affirmant que le Sénégal est :

...une société qui devient de plus en plus matérialiste. Les cultures vivrières dans le monde rural cèdent la place aux cultures commerciales. Ça veut dire qu'aujourd'hui, l'argent est devenu de plus en plus ce qui structure les relations entre les individus ... les maîtres coraniques que nous avons de plus en plus ne s'occupent que de l'argent. Ça veut dire que quand on fait pratiquer à l'enfant la mendicité c'est moins pour former sa personnalité, c'est moins pour lui inculquer des valeurs que pour en faire, ce que j'appelle moi un *taxicolteur*, quelqu'un qui doit constamment verser de l'argent ... une sorte d'impôt que l'enfant doit au maître... aujourd'hui avec la mendicité ce sont les enfants qui nourrissent les adultes. (Sane)

Comme les chiens d'Alfred Skinner, les enfants qui vivent dans ce genre de daara apprennent, à travers menaces et punitions constantes, à obéir à leur maître. La peur et l'instinct de survie l'emportent sur le désir de fuir leurs tortionnaires. Dans le film *Almodou*, le personnage principal, Modou, est un jeune garçon rebelle qui ne ressemble pas à ses condisciples au daara car il refuse d'accepter l'autorité de son marabout et voit clairement son hypocrisie. Dans ce daara, la solidarité entre les enfants n'existe plus, car même le meilleur ami de Modou s'oppose à sa volonté de cacher une somme d'argent, laquelle devait revenir à leur maître et un autre enfant rapporte le « vol » au marabout. Ainsi ce garçon indocile est dépeint comme un enfant hors-norme et, pour cela, isolé. La seule personne à qui Modou fait confiance, Mama Coumba, lui conseille de ne pas s'enfuir parce qu'elle craint les conséquences et les répercussions d'un tel acte. Son conseil vient aussi de l'ignorance de la vieille dame de l'étendue de la souffrance quotidienne de Modou.

Ce conditionnement de la peur ne se limite pas aux enfants victimes de l'exploitation de faux marabouts, mais affecte toute la société sénégalaise. Ceux qui osent critiquer ou punir les pseudos marabouts risquent d'être accusés d'hérésie. En effet, les efforts de réformer leurs pratiques abusives sont destinés à échouer si ceux qui dénoncent la corruption ne font pas attention à différencier clairement les « vrais » des « faux » marabouts :

An example of this influence on public life is the backlash from religious leaders in 2010, which caused the government to retract a decree that made begging illegal. Similarly, the implementation of policies related to talibés has been difficult, with threats being made against public servants. (Seck)

Un exemple de cette influence sur la vie publique est la vive réaction des chefs religieux en 2010, qui a obligé le gouvernement à retirer un décret qui rendait la mendicité illégale. Pareillement,

l'implémentation de lois affectant les talibés a été difficile, avec des menaces faites contre les fonctionnaires.

En effet, en 2010, le président Abdoulaye Wade, sous pression internationale, a pris la décision monumentale de retirer tous les enfants talibé de la rue. Pour ce faire, son premier ministre a ordonné l'application d'un article du code pénal interdisant la mendicité dans la rue ainsi qu'une loi contre la traite des personnes. Cette combinaison de lois visait surtout l'exploitation des mineurs par des maîtres coraniques abusifs. Cette action est parvenue – pendant un mois et demi – à interrompre l'industrie de la mendicité enfantine, mais a fini par échouer dû à l'intervention politique de certains puissants marabouts y trouvant une attaque personnelle. Cela souligne la complexité d'un système dans lequel il est difficile d'implémenter une loi qui protège les enfants sans s'aliéner les marabouts. Étant donné la puissance économique et morale des confréries musulmanes au Sénégal et leur refus de le soutenir politiquement, Wade a vite capitulé, expliquant que « l'aumône est une pratique recommandée par la religion » (Senghor), et a demandé au gouvernement de trouver un moyen de subventionner les écoles coraniques « en vue de leur permettre de s'acquitter convenablement de leur devoir d'éducateur » (Senghor). Cette capitulation du gouvernement a été interprétée comme une victoire des marabouts sur le gouvernement sénégalais et a dévoilé le rôle décisif des marabouts dans la politique de leur pays.

Ceux qui condamnent la société sénégalaise de l'extérieur ont tendance à penser que le phénomène des enfants-talibé est accepté par tous, mais en fait, l'opinion est divisée :

Là où le discours transnational de la traite décrit les maîtres coraniques comme des criminels qui envoient leurs élèves à mendier, le discours local d'écoles vulnérables les voit comme des éducateurs légitimes. Pour ces acteurs, ils sont eux-mêmes victimes de la répression coloniale et d'un système éducatif négligé jusqu'à présent. (Thiam)

Tirillés entre le respect des traditions et le spectacle des enfants-mendiants en haillons, le peuple sénégalais peine à trouver une solution à un problème social qui ne fait que grandir. La montée croissante du nombre des enfants-talibé dans les grandes villes du Sénégal désole les organisations internationales ainsi que le gouvernement sénégalais car « le principe d'un enseignement religieux comportant une contrainte à la mendicité divise la communauté musulmane d'Afrique de l'Ouest » (Kielland et Tovo). Tout comme son prédécesseur, le président actuel, Macky Sall a essayé de mettre fin à cette pratique en juin 2016 en ordonnant que tous les enfants-mendiants soient retirés de la rue en commençant par Dakar. Initialement, ses efforts semblaient réaliser leur objectif, mais lorsque les marabouts se sont rendu compte que cette initiative ne s'accompagnait d'aucune sanction

ou poursuite, ils ont renvoyé leurs disciples à la rue pour reprendre la mendicité (Boutelier).

Pour illustrer le manque fondamental de pouvoir du chef d'état face aux confréries musulmanes au Sénégal, il n'y a qu'à considérer les chiffres : aujourd'hui, il existe toujours plus de 30.000 enfants talibés qui passent leurs journées dans les rues de Dakar (Casse). L'incapacité d'améliorer leur sort malgré les efforts des ONG et même des présidents, les transforment en une partie intégrale du paysage, un problème impossible à résoudre, tellement qu'on finit par ne pas les voir :

Leurs joues dévorées par la faim, leur peau d'ébène grisée par la pollution, leurs petits corps noyés dans un vieux maillot de football de contrefaçon ou un tee-shirt trop grand, ils mendient. D'abord on s'attendrit. Puis, à force de se déchirer le cœur à chaque croisement de rue, on finit par les ignorer, comme tout le monde, et leurs silhouettes maigres se transforment en faibles fantômes dont le nom est tabou. (Boutelier)

Même si la majorité des citoyens sénégalais s'opposent à l'abus des enfants, ils continuent de croire à « la pédagogie de souffrance pour inculquer le respect et la discipline » (Thiam), il est donc presque impossible de mener des réformes qui protègent les enfants sans viser l'Islam. En effet, l'acte de condamner une pratique traditionnelle qui est intimement liée aux valeurs morales et religieuses d'un pays peut être perçu comme un acte de sacrilège. Pourtant, devant la souffrance évidente de milliers de jeunes garçons, il est essentiel de mettre cette tradition en question pour y trouver une solution. Dans son article intitulé "Beyond Eurocentrism and Multiculturalism," le philosophe Cornel West prône que pour nourrir l'énergie démocratique d'un pays, il est nécessaire de suivre la tradition socratique de tout mettre en question. Dans son essai, il décrit le déclin de l'empire américain, en relevant le premier signe de la décadence d'une société, l'incapacité de nourrir et soigner les enfants, corps et âme :

The violent character of the American social fabric is beyond description, especially in working-class and working-poor communities. It is producing deracinated and denuded children. This, of course, is the distinctive feature of a declining empire. An inability to nurture children, both their bodies and their souls, that leaves them rootless and culturally naked.

Le caractère violent du tissu social américain est au-delà de la compréhension, particulièrement pour les communautés de la classe ouvrière et des travailleurs pauvres. Cela produit des enfants déracinés et dénudés. Ceci, bien sûr, est le trait distinctif d'un

empire en déclin. Une incapacité d'éduquer et nourrir les enfants, corps et âmes, ce qui les laisse déracinés et culturellement nus.

Cette image américaine trouve une incarnation outre-Atlantique dans la misère des enfants-talibé au Sénégal. Il n'y a qu'à considérer la violence infligée aux enfants qui ne ramènent pas assez d'argent à leur marabout, leurs conditions de vie insalubres, la peur et le désespoir qui les habitent, pour voir que ces enfants sont, eux aussi, « déracinés et culturellement nus ». Si l'évidence visuelle du calvaire quotidien des enfants-talibé est devenue un phénomène normalisé pour la plupart des Sénégalais, il est important de souligner que la culture populaire, sous ses différents aspects tels que la musique et les films, révèle une prise de conscience de la vie misérable du talibé contemporain.

Miroitant le changement de l'opinion publique, la nouvelle production artistique et littéraire sénégalaise affirme que la pratique respectable d'élever un enfant dans la connaissance du Qur'an n'implique pas d'en faire un esclave. Ainsi depuis une décennie se multiplient les chansons, livres, et films qui révèlent le mécontentement du peuple sénégalais et qui réussissent peu à peu à défier l'ordre établi pour effectuer des changements sociaux et politiques. Parfois l'appel du cœur et de la conscience est plus fort qu'un message brut ou une condamnation morale. Par exemple, dès les premières images du clip « Larabilha – Talibé Anthem », le public est touché par l'innocence fondamentale de trois très jeunes talibés qui essaient de trouver une solution à un problème pressant. Inquiets, ils discutent d'une stratégie à adopter pour éviter les coups parce qu'ils n'ont pas ramassé assez d'argent pour leur marabout. Afin d'illustrer la situation d'urgence dans laquelle se trouve ces enfants-talibé, le metteur en scène crée un dialogue où les petits garçons discutent de la possibilité de voler de l'argent pour sauver leur peau :

- Si on n'apporte pas de grosse somme au marabout, il va nous taper.
- Et donc, qu'est-ce qu'on fait ?
- Bonne question.
- Viens, on va voler.
- Non, voler n'est pas bien.
- Sinon, on va finir par se faire tuer.
- Donc, on n'a pas de solution ?
- Viens, on va dormir alors.
- Devant une boulangerie ou au feu.
- Allez, on y va.
- De toutes façons, il n'y a pas d'autres solutions.

Tout au long de ce clip, des images en noir et blanc se succèdent montrant la peur de ces enfants de ramener une sébile insuffisamment remplie. Mais ce clip insiste

particulièrement sur l'inhumanité de ceux qui les abusent. « Larabilha » condamne les parents qui sacrifient leurs enfants, les passants qui les ignorent, les conditions dans lesquelles vivent ces enfants et les mauvais marabouts pour avoir développé une nouvelle forme d'esclavage : « La sueur des enfants ; tu veux en faire ton salaire [ . . . ] Tu le paieras un jour ».

C'est un sentiment récurant dans le court métrage *Marabout*, le metteur en scène Alyssane Sy expose le problème des enfants-talibé à travers la méthodologie d'une enquête policière imaginaire. Dans le film, des enfants volent le portable d'un détective qui passe toute la journée à les poursuivre. Au fur et à mesure que le protagoniste avance dans son enquête, les horreurs des conditions de vie de ces enfants se révèlent progressivement et implacablement. Il découvre la brutalité de leur marabout et le désespoir auquel ces jeunes garçons font face. Le film finit sur une note tragique quand le détective arrive trop tard pour arrêter le meurtre du marabout par un des enfants-victimes.

À travers cette nouvelle forme de culture populaire, née dans la révolte et l'espoir, les Sénégalais sont mis devant une réalité qui jusqu'à présent leur avait été cachée. Bien que ce genre de tragédie humaine devienne de plus en plus commune dans les daara des grandes villes, on la retrouve aujourd'hui dans les villes moins importantes, ce qui affecte dorénavant toute la population sénégalaise et souligne l'étendue du problème. En effet, entre juin 2016 et juin 2017 :

Au moins deux talibés ont apparemment été tués suite à des abus commis dans des écoles coraniques. Au cours de la même période, Human Rights Watch a documenté cinq cas d'abus ou de tentative d'abus sexuel par des maîtres coraniques ou par leurs assistants, et 28 cas de talibés battus, enchaînés ou emprisonnés dans leurs daaras – pour quatre d'entre eux pendant un à deux ans. (Siebert, « Je vois »)

De surcroît, les romans sur ce sujet se sont multipliés, et l'on voit les écrivains tel que Hamidou Bah, auteur de « la Mystérieuse disparition du Talibé », apparaître dans des interviews télévisées défendant la cause de ces enfants-talibés. Dans son roman, l'auteur parle d'une évolution dans l'attitude sénégalaise vis-à-vis de la question talibé, amenée par la publicité autour de plusieurs cas d'abus extrême :

Le problème que j'essaie d'écrire à travers ce roman existait bien avant cette publication officielle. C'est-à-dire que cela a toujours existé. Les talibés sont là et ils font partie de notre vie commune depuis bien longtemps. Mais il est vrai qu'avant on n'y prêtait peut-être pas attention. On ne se tournait pas vers le problème,

donc je ne parlerai pas de prémonition mais que ça tombe bien –  
à pic.

Effectivement, cette récente capacité collective de voir la souffrance de certains enfants-talibé saute aux yeux dans le choix du vocabulaire utilisé dans le clip “Talibés” de Papis où le mot wolof « yermende » est répété en boucle pendant que le spectateur assiste à la journée de deux jeunes talibés dont l’aîné finit par être sévèrement battu par son marabout. La vidéo s’accompagne de l’explication suivante :

“Yermende” en wolof, la langue nationale du Sénégal, signifie avoir de la compassion pour quelqu’un. Cette chanson est pour tous les enfants qui sont envoyés à mendier dans les rues au Sénégal. Pussions-nous travailler ensemble pour résoudre cette situation désastreuse. Priez pour les enfants.

La maltraitance n’est pas le seul problème des enfants-talibés ; leur futur d’adulte est aussi une source d’inquiétude, car il est précaire. Les enfants qui s’échappent des daara, même s’ils connaissent le Qur’an et lisent l’arabe, « n’ont aucune compétence demandée sur le marché du travail. Un nombre infime parviendra à devenir grand-talibé [assistant du marabout NDLR] puis marabout. Et pour les autres ? » (Boutelier). Cité dans l’article d’Emile Boutelier l’imam de Djenné affirme : « Que voulez-vous qu’ils fassent ? Inadaptés, ils chercheront du travail, traineront en bandes, et seront de la chair à canon pour Al-Qaida. » Djibi Diakhaté affirme dans le documentaire *Le Business talibé* que « Avec le pullulement des écoles coraniques qui ne sont pas réglementées où vous avez des maitres coraniques qui ne connaissent absolument rien mais qui ne font rien d’autre que de développer l’industrie de la mendicité, on peut considérer qu’il y a une bonne partie de l’avenir de nos enfants qui est compromise ».

Dans le roman de Bah, la question sur le futur de ces enfants y tient une grande place. Le personnage principal, Thierno, est un enfant-talibé exceptionnel, d’une part parce qu’il connaît son âge, et d’autre part parce qu’il s’intéresse non seulement à l’étude du Qur’an mais aussi à celle du français. À la différence de ses camarades, Thierno suit des cours de français en cachette, avec l’approbation du professeur, depuis des années. Ce jeune garçon sait qu’il n’existe guère d’opportunités pour les enfants-talibé : « J’ai senti très tôt que cette école qui ouvrait ses portes était pour moi la seule porte de sortie honorable de la condition de talibé » (46), un espoir que peu d’entre eux peuvent atteindre.

Ce problème grandissant anime une réponse collective des Sénégalais comme celle de Cheikh Hamidou Kane, aujourd’hui président du PARER, une association nationale qui lutte contre l’exploitation des enfants de la rue. Dans le cadre de cette association, Kane propose des réformes dans les écoles coraniques qui pourraient améliorer le sort des enfants-talibé tout en respectant la tradition culturelle et l’importance de l’éducation religieuse des daara. Au lieu de prôner l’abandon total d’un système mis en

place il y a longtemps par la société sénégalaise, il blâme la décadence de cette institution morale et éthique sur le dérèglement des daara et la cupidité de ceux qui l'ont corrompu en usurpant le titre de marabout sans y apporter le savoir et la foi. Dans son entretien avec Thierno Sane, il affirme que la seule solution à cette crise humaine comprend une étroite supervision des daara avec un contrôle de la formation des marabouts et des subventions monétaires de l'État afin d'améliorer les conditions de vie des enfants-talibé :

L'État a bien interdit depuis 2005 l'exploitation des enfants à des fins de mendicité. Cependant, cette loi, qui stipule que les coupables risquent trois ans de prison et trois millions de FCFA d'amende, n'a jamais été appliquée. De nos jours, n'importe qui peut rassembler un groupe d'enfants et créer une daraa. Imaginez...un marabout qui demande à ses talibés entre 300 et 500 FCFA par jour se retrouve avec le salaire d'un haut fonctionnaire du gouvernement à la fin du mois !!! Le ministère de l'Éducation devrait nommer les marabouts en fonction de critères pédagogiques et réguler l'implantation des écoles coraniques, qui est actuellement sauvage et anarchique. Les marabouts devraient être indemnisés au même titre que les professeurs d'école. 40% de notre budget est consacré à l'éducation : pour quel résultat ? Les conditions de vie des talibés doivent aussi être suivies. Les parents doivent aussi prendre conscience de la situation et prendre en charge leurs enfants. (Kane cité par Sane)

Pour arriver à cet objectif, la participation des chefs religieux dans la modernisation des écoles coraniques est primordiale pour le futur de toute une génération qui définira le Sénégal à venir. En alliant les forces gouvernementales et les chefs religieux, le Sénégal règlera le statut des enfants-talibé et pourra accueillir ces enfants au sein de la société sénégalaise comme citoyens à part entière.

#### OUVRAGES CITÉS

- Ba, Alioune. *L'histoire de Ali le talibé : la vie d'un enfant de la rue*. Kindle edition. July 9, 2016.
- Ba, Oumar. "Senegalese struggle play out on screen." *Africa is a country*. 10 mai, 2017. Lu 26 décembre, 2018. [africasacountry.com/2017/05/senegal-struggles-play-out-on-screen](http://africasacountry.com/2017/05/senegal-struggles-play-out-on-screen).
- Bah, Hamidou. *La Mystérieuse disparition du talibé*. L'Harmattan : Sénégal, 2018. Print.
- . « Entretien Quatrième de couverture No. 10 Invité Hamidou Bah » *L'Harmattan Sénégal*. 24 avril, 2018. Lu 31 décembre, 2018. [www.youtube.com/watch?v=CMVDOq1JUxU](http://www.youtube.com/watch?v=CMVDOq1JUxU).

- Bledsoe C. « The Cultural Transformation of Western Education in Sierra Leone Africa ». *Journal of the International African Institute* 62 (1992): 182-202. Print.
- Boutelier, Émile. « Talibés : les enfants mendiants du Sénégal, de l'or pour les marabouts. » *L'Obs.* 15 août, 2017. Lu 20 déc., 2018. [www.nouvelobs.com/monde/20170731.OBS2779/talibes-les-enfants-mendiants-du-senegal-de-l-or-pour-les-marabouts.html](http://www.nouvelobs.com/monde/20170731.OBS2779/talibes-les-enfants-mendiants-du-senegal-de-l-or-pour-les-marabouts.html)
- Casse, Couly. « Malgré la volonté de Macky Sall, plus de 30.000 enfants toujours en vadrouillent dans les rues de Dakar ». *Senego.* 21 avril, 2018. Lu 20 déc., 2018. [senego.com/malgre-la-volonte-de-macky-sall-plus-de-30-000-enfants-toujours-en-vadrouillent-dans-les-rues-de-dakar\\_675376.html](http://senego.com/malgre-la-volonte-de-macky-sall-plus-de-30-000-enfants-toujours-en-vadrouillent-dans-les-rues-de-dakar_675376.html)
- Charlier, Jean-Émile. « Les écoles au Sénégal : de l'enseignement officiel au daara, les modèles et leurs répliques. » *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs* 3 (2004) : 39-57. Print.
- Chehami, Joanne. « Les 'talibés' du Sénégal : Une catégorie de la rue, prise entre réseaux religieux et politiques d'action humanitaire ». 2013. Université de Grenoble, PhD dissertation.
- Diallo, Moutarou. « Moutarou's Story : My Experience as a Talibé in Senegal. » *Senegal Daily.* 2015. Lu 20 septembre, 2018. [senegaldaily.wordpress.com/2015/06/28/moutarous-story-my-experience-as-a-talibe-in-senegal/](http://senegaldaily.wordpress.com/2015/06/28/moutarous-story-my-experience-as-a-talibe-in-senegal/)
- Drame, Djibril et Mamedjarra Diop. « Larabilaran : Le Talibé et moi » (Court-métrage). Sunu Thiossane: Youth Development Agency. 2016.
- Hugon, Clothilde. « Les Sërïn daara et la réforme des écoles coraniques au Sénégal. » *Politique africaine* 139 (2015) : 83-99. Print.
- Kane, Cheikh Hamidou. *L'aventure Ambiguë*. Paris: Domaine étranger, 1961. Print.
- Kielland, Anne and Maurizia Tovo. *Children at Work: Child Labor Practices in Africa*. Boulder : Lynne Rienner Publishers, 2006. Print.
- Lô, Ismael. « Talibé ». *Syllart Records.* 1996. Lu 27 décembre, 2018. [www.youtube.com/watch?v=QpbQgJ4hXNk](http://www.youtube.com/watch?v=QpbQgJ4hXNk)
- « Moderniser les écoles coraniques ». *Jeune Afrique.* 18 juillet 2010. <https://www.jeuneafrique.com/155344/societe/moderniser-les-coles-coraniques/>.
- Nyare Mba, Barack. « Les enfants talibés au Sénégal. » *Esprit Africain*, 14 mars 2014, [espritafricain.mondoblog.org/2014/03/14/les-enfants-talibes-au-senegal/](http://espritafricain.mondoblog.org/2014/03/14/les-enfants-talibes-au-senegal/)
- OG Vision & Soweto Sounds. « Larabilha – Talibé Anthem. » 30 mai, 2016. Lu 27 décembre, 2018. [www.youtube.com/watch?v=0dIsUj-bnHY](http://www.youtube.com/watch?v=0dIsUj-bnHY)
- Papis Officiel. « Talibés. » Youtube. Papis feat. Mougli & Mame Cheikh Ibra Mbengue. 28 mars, 2015. Lu 27 décembre, 2018. [www.youtube.com/watch?v=35QqjDpTQAA](http://www.youtube.com/watch?v=35QqjDpTQAA)
- Prolongeau, Hubert. « Les petits mendiants d'Allah. » *Le Monde* 3 Sep. 2007 : 1 Print.

- Sane, Thierno Ibrahima. *Le Business talibé*. Cylid Productions, 2012. Vimeo, [www.vimeo.com/45303799](http://www.vimeo.com/45303799).
- Seck, Babacar. “Street Children in Senegal: Finding New Approaches to an Old Problem.” World Youth Leaders Forum 2012. 25 mars, 2012. Lu 20 déc., 2018. [www.cuhk.edu.hk/shaw/files/2012/wylf/Social\\_Paper\\_04\\_SECK.pdf](http://www.cuhk.edu.hk/shaw/files/2012/wylf/Social_Paper_04_SECK.pdf)
- Seibert, Lauren. « Je vois encore des talibés mendier : Insuffisance du programme gouvernemental pour protéger les enfants talibés au Sénégal. » Human Rights Watch. 11 juillet, 2017. Lu 29 décembre, 2018. [www.hrw.org/fr/report/2017/07/11/je-vois-encore-des-talibes-mendier/insuffisance-du-programme-gouvernemental-pour](http://www.hrw.org/fr/report/2017/07/11/je-vois-encore-des-talibes-mendier/insuffisance-du-programme-gouvernemental-pour)
- . « Senegal: Make Talibé Children a Campaign Focus: Candidates Should Commit to Ending Exploitation, Abuse ». Human Rights Watch. Lu 1er fév., 2019 <https://www.hrw.org/news/2019/02/01/senegal-make-talibe-children-campaign-focus>
- Sembene, Malick. « La Vie d’un talibé » (Court-métrage). Youtube. 12 octobre, 2018. [www.youtube.com/watch?v=wUCKoCXvv1g](http://www.youtube.com/watch?v=wUCKoCXvv1g)
- Senghor, Charles T. « Interdiction de la mendicité : Me Wade recule et propose ses solutions. » *PressAfrik*. 8 octobre, 2010. Lu 26 déc., 2018. [www.pressafrik.com/Interdiction-de-la-mendicite-Me-Wade-recule-et-propose-ses-solutions\\_a40431.html](http://www.pressafrik.com/Interdiction-de-la-mendicite-Me-Wade-recule-et-propose-ses-solutions_a40431.html)
- Sy, Alyssane. « Marabout » (Court-métrage). 2016.
- Thiam, Sara E. « Forced Begging, Aid and Children’s Rights in Senegal: Stories of Suffering and Politics of Compassion in the Promotion of Rights for the Taalibé Coranic School Children of Senegal and Mali ». Dissertation Thesis. McGill University, Montréal. December 2014. Lu le 26 décembre, 2018. [www.academia.edu/37158374/Forced\\_Begging\\_Aid\\_and\\_Childrens\\_Rights\\_in\\_Senegal\\_Stories\\_of\\_Suffering\\_and\\_Politics\\_of\\_Compassion\\_in\\_the\\_Promotion\\_of\\_Rights\\_for\\_the\\_taalibe\\_Quranic\\_School\\_Children\\_of\\_Senegal\\_and\\_Mali](http://www.academia.edu/37158374/Forced_Begging_Aid_and_Childrens_Rights_in_Senegal_Stories_of_Suffering_and_Politics_of_Compassion_in_the_Promotion_of_Rights_for_the_taalibe_Quranic_School_Children_of_Senegal_and_Mali)
- Thior, Amadou. « Le film d’Amadou Thior, Almodou, fait l’objet d’une fatwa ». *Africine*. 15 juillet, 2002. Lu 20 déc., 2018. [www.africine.org/?menu=art&no=6698](http://www.africine.org/?menu=art&no=6698)
- « Understanding Children’s Work: Enfants mendiants dans la région de Dakar ». UNICEF, New York, November 2007 [www.unicef.org/socialpolicy/files/2008\\_Senegal\\_Enfants\\_Mendiants\\_Dakar.pdf](http://www.unicef.org/socialpolicy/files/2008_Senegal_Enfants_Mendiants_Dakar.pdf)
- West, Cornel. “Beyond Eurocentrism and Multiculturalism.” Revised transcription of a talk given at the Power Plant in Toronto. Mai 1992. Lu 26 décembre, 2018. [public.journals.yorku.ca/index.php/public/article/viewFile/30481/28002](http://public.journals.yorku.ca/index.php/public/article/viewFile/30481/28002)